



**HAL**  
open science

**Une co-construction discursive: Antoine Vidal,  
porte-parole des ouvriers dans L’Echo de la Fabrique en  
1831-1832**

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Une co-construction discursive: Antoine Vidal, porte-parole des ouvriers dans L’Echo de la Fabrique en 1831-1832. Azouzi, Ammar. L’analyse du discours: notions et problèmes, Éditions Sahar [Tunis], pp.145-158, 2011. halshs-00605108

**HAL Id: halshs-00605108**

**<https://shs.hal.science/halshs-00605108v1>**

Submitted on 7 Jul 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou, UMR « Triangle », Université de Lyon, CNRS-ENS/LSH

Une co-construction discursive : Antoine Vidal, porte-parole des ouvriers dans *L'Echo de la Fabrique* en 1831-1832.

*Introduction : un corpus réflexif.*

Dans un travail relatif au devenir et à la pertinence de la notion de formation discursive, au titre des usages de cette notion au sein du groupe des historiens du discours (Guilhaumou, 2005), nous avons voulu montrer en quoi les valeurs éthiques initiales de l'analyse de discours, en particulier son intérêt émancipatoire, se conservent, si l'on, peut dire, jusque dans une co-construction discursive avec les ressources propres des acteurs. Une telle réflexion a d'abord pris appui sur une enquête sociologique avec Béatrice Mésini et Jean-Noël Pelen (2004), qui concerne « les récits de vie » des dits « exclus » dans les années 1990 en France, et plus diversement sur l'étude sociologique du rapport de leurs actions émancipatrices à la tradition civique issue de la Révolution française (Donzel et Guilhaumou, 2001). Présentement c'est à propos de la formation du langage ouvrier à Lyon dans les années 1830 que nous proposons une enquête de caractère plus historique en la matière.

De fait, dans le lien qui s'établit, en analyse de discours, entre la notion de formation discursive, issue des travaux de Michel Foucault, et celle de formation idéologique, pensée à partir du marxisme, nous relevons un intérêt majeur pour les *formes discursives de l'émancipation d'une humanité agissante et souffrante*. Une telle dynamique discursive de valeurs d'émancipation à forte portée éthique pour l'analyste de discours se maintient tout au long du déplacement, au cours des années 1970 et 1980, de l'horizon du sujet parlant propre à l'analyse de discours vers ce que Michel Pêcheux appelle « la délocalisation tendancielle du sujet énonciateur » (M. Pêcheux, 1981, 17). Ainsi le geste inaugural de l'analyse de discours enclenche une transvaluation, qui plus est de caractère immanente, au sens où s'impose d'emblée et se maintient, dans l'approche discursive des matériaux empiriques à l'horizon d'un sujet émancipateur, un lien consubstantiel entre la matérialité de la langue et la discursivité de l'archive.

Inscrivant nos travaux empiriques en analyse de discours dans une telle perspective, nous en sommes venu à nous intéresser, dans l'espace de *La parole des Sans* (1998b), à la manière dont se co-construit, au sein de l'échange discursif entre le chercheur et le membre de la société, une perspective émancipatoire au plus près des ressources propres d'acteurs dits « exclus », qu'il s'agisse des ouvriers de la société censitaire dans les années 1830 et des exclus actuels de la société libérale de nos jours.

Du matériau sociologique d'enquête sur les exclus, puis de l'archive de presse ouvrière émergent en effet des *configurations de sens inédites* qui contribuent à valoriser des *sujets émergents*, donc à désigner des *formes nouvelles de subjectivation et des objets notionnels inédits*, au moment même où le chercheur prend conscience de ses responsabilités propres. Il convient alors de s'interroger sur les modalités possibles de production discursive de ces configurations nouvelles dans la perspective d'une responsabilité partagée entre l'analyste et le membre de la société. Ici c'est l'archive ouvrière qui capte notre intérêt à travers le regard porté par l'analyste du discours sur les premiers porte-parole de la classe ouvrière.

En matière d'étude des langages ouvriers, Stedman Jones, dans un travail pionnier (1983) précise qu'il n'envisage pas de décoder, d'un texte à l'autre, diverses composantes du discours ouvrier en Angleterre au 19<sup>ème</sup> siècle pour en circonscrire, de manière différentielle, l'expression pratique d'un intérêt de classe. Il s'efforce plutôt de décrire la production de cet

intérêt, ses modes d'identification et de revendication à l'intérieur même des usages linguistiques. Il s'agit donc d'étudier le développement de la pensée ouvrière à partir de ses conditions langagières de formation.

Dans le cas français, la disponibilité récente sur le Web, grâce à l'équipe de recherche sous la responsabilité de Ludovic Frobert (2009), de l'intégralité de *L'Echo de la Fabrique*, journal ouvrier contemporain de la révolte des canuts, ouvre une perspective similaire d'analyse. Présentement, nous avons constitué un corpus avec les interventions du porte-parole des ouvriers, Antoine Vidal, qui signe plus de soixante et dix textes les premiers mois du journal. Premier rédacteur du journal, il a été ouvrier en tulle, instituteur et homme de lettres. Il décède en août 1832. Son implication dans *L'Echo de la Fabrique* est, par ailleurs, une conséquence directe du mouvement des canuts d'octobre-novembre 1831 dont Fernand Rudé (1982) a retracé l'histoire et les enjeux. Des travaux plus récents ont de même souligné l'apport de la presse ouvrière et de son langage en insistant, par le fait de l'articulation entre texte et contexte, sur le discours journalistique comme forme d'action.

Cependant notre approche est moins ambitieuse. D'une part, elle s'intéresse au corpus Vidal en tant que corpus réflexif, disposant donc de ses propres ressources interprétatives, en attendant de les élargir par comparaison avec d'autres corpus internes à *L'Echo de la Fabrique*, par exemple le corpus Chastaing. D'autre part, elle se veut, au plan méthodologique, essentiellement descriptive, donc d'ordre lexico-sémantique, dans la mesure où il nous importe prioritairement de mettre en évidence des formes de lexicalisation, donc d'emploi de la liste de désignants, *travailleurs, prolétaires, industriels* et *ouvriers* dans leur configuration avec les notions processuelles de *peuple* et *prolétaire*. Nous avons prêté par ailleurs une attention toute particulière aux segments répétés, en l'occurrence à toute répétition, généralement deux fois, d'une expression associée aux désignants étudiés.

Pour mener à bien une telle recherche lexico-sémantique, nous disposons d'un outil informatique, le moteur de recherche Philologic, proposé par l'ARTLF (Université de Chicago), qui permet d'interroger automatiquement le corpus Vidal dans ses termes utilisés, leurs contextes, leurs concordances et leurs cooccurrences. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un outil lexicométrique, dans la mesure où il ne nous fournit pas de mesures globales sur l'ensemble du corpus : mais il permet un suivi précis et localisé, donc structurant de l'usage de telle ou telle notion.

Notons d'emblée que le désignant *ouvriers*, en dépit de sa fréquence (234 occurrences), n'a pas, nous semble-t-il, une place stratégique au sein du dispositif discursif que nous allons configurer d'une lexie à l'autre, dans la mesure où nous nous intéressons avant tout à un trajet discursif, de *peuple* à *prolétaire(s)*, qui pose les conditions langagières de l'existence de la classe ouvrière et de sa reconnaissance à part entière dans la société. De fait, une grande majorité des usages d'*ouvriers* relève d'une simple qualification du métier au sein de la hiérarchie *ouvriers, maîtres (maîtres-ouvriers, chefs d'ateliers-ouvriers), négociants*, ce qui donne dans l'ordre décroissant des expressions utilisées : *ouvriers de Lyon, ouvriers en soie, ouvriers de la Croix-Rousse, ouvriers-compagnons, ouvriers fabricants de - , ouvriers de la ville et des faubourgs, ouvriers des mines, ouvriers maçons*, etc. . Il s'agit donc là de l'état initial des choses, là où les ouvriers sont trop souvent considérés comme des « êtres inférieurs », alors que Vidal nous entraîne vers un espace où la classe ouvrière est enfin « pour quelque chose » dans l'organisation générale de la société.

I – Un trajet discursif : de *peuple* à *prolétaire*.

Se donnant à mi-chemin, le temps de la réflexion sur son activité de journaliste en faveur des prolétaires, Antoine Vidal écrit : « Le peuple sait aujourd'hui qu'il est pour *quelque chose* dans l'organisation sociale ; c'est dans ce but éminemment populaire qu'a été créé *L'Echo de la Fabrique* » (N°23 du 1<sup>er</sup> avril 1832). Voilà un énoncé central, nous le verrons en fin de parcours, dans l'expression de « la cause populaire » mise en œuvre à partir de *peuple* et en direction des désignants *ouvriers, travailleurs, prolétaires, industriels*, d'autant qu'il est précédé par l'opposition *pour si peu de choses/pour quelque chose* dans les énoncés suivants : « cette pauvre classe de travailleurs est comptée par les grands *pour si peu de choses* dans l'ordre social » (N°21 du 18 mars 1832); « Les ouvriers, les travailleurs sont *pour quelque chose* dans l'organisation sociale » (N°19 du 3 mars 1832). Formule présente chez Robespierre en 1789 de la façon suivante : « Le Peuple, qui est compté *pour quelque chose*, apprend à s'estimer lui-même » (*Œuvres*, XI, 2007, 210).

Avec la réitération de l'expression « pour quelque chose », nous retrouvons une formulation classique, depuis la Révolution française, de la métaphysique politique qui préside à l'avènement du peuple-nation : en 1789, étant tout dans l'ordre social, mais rien dans l'ordre politique, le Tiers-Etat demande « à être quelque chose » selon la célèbre formule de Sieyès (Guilhaumou, 2002). D'ailleurs, l'un des rédacteurs de *L'Echo de la Fabrique* ne précise-t-il pas, dans la parution du 9 juin 1833, en citant le début de *Qu'est ce que le Tiers-Etat ?* : « Qu'à la place du mot *tiers-état*, on mette le mot *prolétaire*, et l'on trouvera que ces questions sont encore à l'ordre du jour. On se souvient ce qu'il advint lorsqu'elles furent posées pour la première fois ».

Le trajet discursif que nous voulons décrire, dans les interventions d'Antoine Vidal, procède d'abord de la configuration progressive de *prolétaire*, en prenant comme point de départ la caractérisation « populaire » de *L'Echo de la Fabrique*, donc les usages de *peuple*. Parcourir ce trajet lexico-sémantique, c'est décrire l'émergence d'un savoir ouvrier (« le peuple sait.. ») dans le langage même.

« *Cette classe, qu'on appelle peuple* ».

*Peuple*, dans le corpus Vidal, comprend 66 occurrences. Ses cooccurrences, sous leur forme la plus simplifiée (les mots proches et leur fréquence) s'organisent principalement autour de trois autres substantifs, *peuple* (6) lui-même, *l'homme* (3) et *classe* (3). Nous pouvons ainsi dégager trois axes thématiques autour de la notion de peuple.

Si *peuple* renvoie à *peuple*, c'est au titre de son antonyme, *aristocratie*, qui lui confère par contraste son identité sémantique dans l'histoire récente de la Révolution française. Ainsi, dans un « Conte qui n'en est pas un » (N°2 du 6 novembre 1831), Antoine Vidal nous propose d'emblée, à l'aide d'une « vraie fausse fiction », sa vision de l'histoire récente du peuple :

« Tous se levèrent le même jour ; ce ne fut point un soulèvement de barbares, une de ces révolutions qui détruisent, ou pour mieux dire, ce ne fut point une révolution : ce fut l'élan d'un peuple fort, mais généreux, réclamant son droit trop longtemps méconnu ».

Malheureusement cet « élan d'un peuple fort », face aux grands de l'époque, fut brisé par « ces hommes qui ne semblaient parler que du peuple et pour le peuple », « une nouvelle caste », « l'aristocratie du comptoir ». Désormais, « une nouvelle aristocratie » couvre de son orgueil et de son dédain « cette classe d'hommes qui peuple les villes et qu'on appelle

barbares ou prolétaires », ces « hommes laborieux » par leurs travaux et leur industrie. C'est en réaction à un tel contexte oppositif que l'équivalence *peuple-prolétaire* va se mettre en place et enclencher la série des désignants socio-politiques de la classe ouvrière, dans le fait même de l'existence de « cette classe, qu'on appelle peuple ».

« *Qu'on l'appelle peuple, ou prolétaire* ».

Le trajet que nous parcourons dispose, sur ses bornes d'arrivée et de départ, d'un style propre par le recours, en amont et en aval donc, au genre du récit fictionnel<sup>1</sup>. Au départ, nous trouvons, dans le « Conte qui n'en est pas un » déjà cité, la caractérisation du peuple en acte soulignée par une marque autonymique et une thématization contrastive (« pour mieux dire /.../ce fut l'élan d'un peuple fort »), qui lui confèrent la valeur d'un référent. A l'arrivée, une nouvelle fiction nous attend, intitulé *Micromegas*:

« *Qui es-tu ?* Je suis homme du peuple, répondit l'atome, c'est-à-dire prolétaire. Quoique Micromegas eût le don des langues, il ne comprit point ces deux épithètes. Explique-moi ce que tu entends par l'homme du peuple et prolétaire ; car c'est la première fois que j'entends prononcer ces deux mots ? L'homme du peuple, dit l'atome, c'est celui qui travaille du matin au soir, qui produit, consomme et gagne son pain à la sueur de son front. On l'a nommé prolétaire parce qu'on prétend que lui seul peut produire pour tous » (N°25 du 5 juin 1832)

De la thématization définitoire (« L'homme du peuple, c'est... ») à la marque autonymique (« On l'a nommé... »), *l'homme du peuple* nous introduit à la définition même du *prolétaire*, terme lui-même énonciateur de *la classe prolétaire* dans des conditions linguistiques bien particulières. De fait, une autre configuration du même type, entre thématization et autonymie, marque à cette étape le souci d'une évaluation spécifique de *prolétaire* : « Quand ils ont dit : c'est un prolétaire » cooccur avec « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire, peu lui importe » (N°9 du 25 décembre 1831).

Enfin, Le traitement autonymique de l'énoncé, « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire, peu lui importe ; il sait qu'il est nécessaire dans l'organisation sociale », mérite une mention particulière. Les usages du verbe *appelle* et de l'expression associée *peu lui importe* signifient, en tant que marques autonymiques, une mise à distance de l'inadéquation sémantique usuelle, donc dominante, entre *peuple*, jugé mélioratif, et *prolétaire*, jugé péjoratif. En inscrivant au fondement de l'équivalence *peuple-prolétaire* le principe de nécessité sociale, Antoine Vidal en vient à contester jusqu'au trait péjoratif usuel de *prolétaire*, pour en faire un nouveau référent de classe. Il est intéressant de noter que nous retrouvons l'usage d'une marque autonymique de même type dans la presse populaire de la Révolution Française étudiée par Agnès Steuckardt (2000) : ainsi Marat, dans *L'Ami du peuple*, met aussi l'accent sur la dévaluation des mélioratifs à propos des « dernières classes de la société », et en particulier des ouvriers que « l'insolence romaine appelle des prolétaires ». Mais il s'agit présentement, au-delà cet héritage révolutionnaire, de thématizer le nouveau référent *classe prolétaire*.

II- De *prolétaire* à *classe prolétaire*, une configuration discursive.

*Thématiser la classe prolétaire*

---

<sup>1</sup> Antoine Vidal était connu comme homme de lettres, une sorte de « Béranger lyonnais » disait-on.

De fait les termes répétés les plus proches de *prolétaire*, avec ses 35 occurrences, sont *c'est* (4) et *classe* (4). Ainsi l'expression « la classe prolétaire », d'emploi assez tardif, se configure à partir d'un ensemble de thématisations avec /c'est + prolétaire/ :

Une thématisation *définatoire* dévalorisante, « prolétaire, c'est être malveillant », de la part de l'organe de « la nouvelle aristocratie » des fabricants, *Le Courrier de Lyon*.

Une thématisation *constative* qui met l'accent sur le sort misérable du prolétaire : « C'est à minuit que le prolétaire finit sa journée de travail », « C'est là que le prolétaire gagne le peu de pain que l'égoïste ne peut lui arracher ».

Une thématisation *contrastive*, « C'est un prolétaire/ Ce n'est point un prolétaire » qui nous introduit aux énoncés métadiscursifs « Qu'on l'appelle peuple ou prolétaire », « cette partie intéressante de la population qu'on appelle prolétaire », « on l'a nommé prolétaire » qui positivent la désignation de prolétaire contre ses détracteurs.

Au terme de ce parcours thématissant, « la classe prolétaire » peut alors prendre une consistance positive en tant que classe, et par le fait de son sort et de ses intérêts.

En effet, c'est avec *classe* (104 occurrences) que la nouvelle catégorisation sociale acquiert donc toute son ampleur dans des expressions vite consacrées dans *L'Echo de la Fabrique* : *classe ouvrière* (17), *classe industrielle* (16), *classe industrielle* (3), *classe laborieuse* (1), *classe populaire* (1), *classe prolétaire* (3), *classe des travailleurs* (1).

Quant à la configuration du champ sémantique de *classe*, elle se précise à travers ses principaux co-occurents, *sort* (6), *intérêts* (4), *amélioration* (3), en appui sur le statut de cette classe pauvre, malheureuse et nombreuse, généreuse « qui nous intéresse » précise Vidal à trois reprises.

Nous pouvons alors décrire le chemin lexical de *classe* à partir de la forte position énonciative de Vidal en tant que porte-parole.

*Vidal défend la classe industrielle...*

Souhaitant préciser ce qu'il en est de « notre feuille consacrée à la défense de la classe industrielle », Vidal, « attaché par sympathie à la classe prolétaire au sein de laquelle il s'honore d'être né », est « fier de sa mission ».

Il s'agit tout d'abord de dénoncer, donc de « faire cesser » l'état de choses dans lequel se trouve l'ouvrier lyonnais : « accablé par la misère, les souffrances, les abus, les charges, etc. », il est tout autant « méprisé, insulté ». Pourtant « la classe prolétaire » est « la classe la plus utile, la plus nombreuse », dans la mesure où elle est « une des plus essentielles de l'ordre social » et « la plus vertueuse de la société ». Ainsi elle mérite toute notre sollicitude lorsque, sur des « plaintes fondées », elle « réclame du travail et du pain », et bien sûr de l'instruction, manifestant ainsi des sentiments à la fois pacifiques, dignes et probes.

A ce titre, Vidal réitère l'énoncé suivant : « Nous sommes voués (dévoués) aux intérêts de la classe ouvrière », ce qui équivaut à s'intéresser à « tout ce qui pourra améliorer le sort de la classe industrielle ». Autour des termes *sort* et *intérêts* s'organise alors un espace de reconnaissance et de visibilité sociales au sémantisme particulièrement dense.

En premier lieu, les 30 occurrences de *sort* dans le corpus Vidal cooccurrent principalement avec la série lexicale, *l'amélioration/amélioration/améliorer* (9). Ce qui donne, avec l'appui de *classe (prolétaire, ouvrière)* et *travailleurs* la phrase de base suivante :

« (La société ne doit avoir pour but que) L'amélioration (améliorer) du sort de la classe (ouvrière/prolétaire) des travailleurs, trop nombreuse, trop longtemps malheureuse, méprisée ».

De fait, avec ses cooccurrents les plus proches, *sort* (5), *prolétaires* (5) et *l'amélioration* (4), c'est alors le désignant *travailleurs* (41 occurrences) qui s'attache au plus près au sort de la classe ouvrière selon le paradigme suivant :

« (tous les hommes qui ne pensent qu'à) l'amélioration du sort des travailleurs/ ce qui tend à améliorer le sort des travailleurs/ le sort des travailleurs en général. »

Vidal, porte-parole des travailleurs, s'autolégitime en fin de compte dans l'énoncé performatif suivant: « Nous ne demandons que l'amélioration du sort des prolétaires » (N°31 du 27 mai 1831).

Le terme *travailleurs* fait aussi la jonction avec le champ sémantique d'*intérêts* avec l'énoncé réitératif sous diverses lexicalisations, « défense des intérêts des travailleurs ». Ainsi se précise un peu plus la position de Vidal avec la série lexicale *défense* (2)/ *défendre* (2)/*dévoués* (2)/*voués /vouant* (1)/*consacrée* (2)/, là encore avec l'appui de *classe ouvrière* (4) dans l'expression déjà citée d' « intérêts de la classe ouvrière ». ce qui donne une autre phrase de base :

« Nous (ceux qui, des hommes fermes) sommes voués (dévouées) aux intérêts (matériels, populaires, industriels) des travailleurs (de la classe ouvrière) »

Le tout s'associant à la mise en valeur de *L'Echo de la Fabrique* proprement, « feuille consacrée aux intérêts des travailleurs », donc partie intégrante des « organes courageux » prêts à défendre ses intérêts.

Le champ sémantique d'*intérêts* présente aussi la particularité de distinguer « intérêts généraux » et « intérêts particuliers », ce qui permet d'insister sur le caractère lié des intérêts des différentes classes de la société, et d'en conclure que :

« Dans l'organisation, sociale, il faut des riches et des pauvres, c'est-à-dire des prolétaires et des hommes de la propriété, ce sont deux classes indispensables, dont les intérêts sont liés, et qui, par conséquent, doivent s'aimer entre elles » (N°22 du 25 mars 1832).

...et propose la paix entre « hommes de la propriété et prolétaires ».

C'est alors avec les usages de *prolétaires* (51 occurrences), et ses nombreux cooccurrents proches - *propriété* (6), *c'est* (6), *travailleurs* (5), *industriels* (5), *pauvres* (4), *noms* (4) - que se précise le souci d'Antoine Vidal de tenir « un langage de paix et de concorde » en direction des riches et des pauvres, des hommes de la propriété et des prolétaires au titre de leurs intérêts liés dans la mesure où ils constituent « deux classes indispensables de l'organisation sociale ».

Ce langage de paix et de concorde se précise par les champs sémantiques de *paix* et *ordre*, ne serait-ce que dans leurs réseaux de co-occurrents proches : *concorde* (4), *prospérité* (3), *l'ordre* (3), *l'union* (2) pour les 37 occurrences de *paix* ; *sociale* (6), *paix* (5), *tranquillité* (4), *ennemis* (3), *rétablissement* (2) pour les 40 occurrences d'*ordre*. La lecture des concordances affine l'analyse en permettant de présenter les énoncés de base suivants :

« Faire renaître/ rétablir

(de) l'union et (de) la paix

(de) la concorde - - -

(de) l'ordre - - -

Rétablir/maintenir l'ordre et la tranquillité »

Il en ressort l'injonction suivante : « Que l'union, la paix, la concorde renaissent entre nous ». Et il est alors question de *progrès*, d'*amélioration*, au titre de l'énumération « le travail, la paix et la prospérité pour la patrie », et en conséquence, « la paix et la prospérité pour la classe industrielle ».

Remarquons enfin la double énumération positive *les (aux) prolétaires, les (aux) industriels* (3 occ.) et *les (aux) prolétaires, les (aux) travailleurs* (3 occ.) : elle vient en contrepoids de la caractérisation négative des « vrais ennemis de l'ordre et de la paix », qui partagent la société en « deux camps sous le nom de prolétaires et d'hommes de la propriété » (2 occ.) ; elle introduit en effet positivement à la coordination « (les/des) hommes de la propriété et (les/des) prolétaires » (3 occ.) et ses équivalents, « citoyens de toutes les classes », et contredit l'énoncé, à propos de la révolte des canuts, c'est « une conspiration des prolétaires contre la propriété » (2 occ.). L'effet linguistique de la coordination (Guilhaumou, Malidier, Robin, 1994) tend ici à favoriser la constitution d'un nouveau référent, « les citoyens de toutes les classes » à l'encontre de la nomination adverse (« sous le nom de.. »), source de divisions.

Dans une telle perspective sur l'intérêt commun des classes, il conviendrait de mener une analyse comparative des usages de *classe* chez Antoine Vidal et Saint-Simon. Bien des points à les rapprochent et les distinguent à la fois, par exemple dans les situations discursives suivantes :

- Là où Vidal fait la distinction entre « les hommes de la propriété et les prolétaires ». Saint-Simon avait déjà usé des syntagmes, « classe prolétaire », « classes des prolétaires » pour bien marquer la différence avec « la classe des propriétaires ».

- Saint-Simon invente l'expression de « classe industrielle » pour désigner ceux qui concourent à la production à l'organisation de la société. Il en fait « la classe la plus utile et la plus nombreuse », « la seule classe utile » avec l'idée qu'elle finira par faire « la classe unique » par l'accord des intérêts particuliers de ses membres avec l'intérêt commun. Il en ressort un sémantisme à géométrie variable de « classe industrielle ». Antoine Vidal en use aussi pour désigner « la classe la plus utile, la plus nombreuse » mais, en équivalent de *classe prolétaire*, donc de façon moins ambiguë.

Plus généralement, Marie-France Piguet précise que « la spécificité du concept de *classe* propre aux textes de Saint-Simon se déploie autour de trois particularités : la relation au travail, les ambiguïtés de la définition de 'la classe industrielle' et la prise en charge du mouvement de l'histoire » (1996, 140).

Sur ces trois points, la comparaison entre ces deux auteurs, avec la part de ressemblance et de dissemblance, aurait pu s'inscrire dans la suite de la présente étude. Mais tel n'était pas notre objectif de marquer une filiation doctrinale. Nous avons plutôt voulu souligner l'importance de la description de la matérialité des formes lexicales, dans leur trajet et leurs fonctionnements linguistiques, pour comprendre l'émergence d'un nouveau sujet de savoir, la classe ouvrière : un sujet cognitif donc qui fonde, sous la forme d'un événement linguistique, le nouveau référent *classe prolétaire*.



\*

En avril 1832, - nous avons déjà insisté sur ce point -, Antoine Vidal revient sur son activité de journaliste en faveur de la classe ouvrière : « Le peuple sait aujourd'hui qu'il est pour quelque chose dans l'organisation sociale ; c'est dans ce but éminemment populaire qu'a été créée *L'Echo de la Fabrique* ». Et il ajoute : « *L'Echo de la Fabrique* sera enfin le journal des prolétaires », désignant ainsi le point terminal d'un parcours de reconnaissance et de visibilisation de la classe ouvrière, dans le trajet de la demande d'être quelque chose, face à une aristocratie qui dénie l'existence même du peuple, à la formulation du savoir parler peuple. Mais, Vidal ne va pas au-delà, il ne défend pas une analyse de la situation ouvrière en terme de lutte des classes - d'autres, au sein même de *L'Echo de la Fabrique*, le font - au titre de sa position relativement modérée dans le conflit entre ouvriers et fabricants. Il n'empêche qu'il configure, dans le monde des désignants socio-politiques, les termes de la parole ouvrière, et de leurs relations.

Un tel potentiel sémantique des interventions de Vidal, avec son trajet propre (du *populaire* au *prolétaire*) et ses effets pratiques (*l'amélioration du sort de la classe industrielle*), ont été clairement identifiés par ses amis et collaborateurs dans les discours prononcés au moment de ses funérailles, le 6 août 1832, et reproduit dans le N°42 du 18 août 1832. Ainsi de Chastaing, le plus proche : « Il vivait paisiblement lorsque l'amitié vint le réclamer au nom de la cause populaire: ouvrier et prolétaire, il accourut défendre la cause des ouvriers, des prolétaires »

En conclusion, nous pouvons considérer que les effets de sens produits par une démarche co-constructive tendent à conférer une nouvelle visibilité sociale aux individus en marge de l'histoire. S'ils se confirme bien sûr la présence de porte-parole, il n'en reste pas moins que l'effet de co-construction ne confère pas à ces porte-parole l'exclusivité de la parole légitime. Si le porte-parole demeure au centre de toute production politique spécifique, il n'en demeure pas moins une préséance ontologique de la figure du peuple en quête d'émancipation qui touche toute personne apte à entrer dans cette expérience co-partagée, donc une primauté d'un acte ontologique de reconnaissance sociale.

L'approche co-constructive s'avère donc particulièrement opératoire dans le cas de la figure du peuple marginalisée par les élites au 18<sup>ème</sup> siècle (Cohen, 2009), de l'ouvrier exclu de la société censitaire au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, du « sans » de nos jours. Elle permet de préciser en quoi les acteurs sociaux intègrent l'altérité sur la base d'un processus de reconnaissance réciproque, surtout en situation de marginalité. Il s'agit de montrer que les questions éthiques relatives à l'émancipation humaine ouvrent à des problèmes de visibilité du mouvement révolutionnaire et social. Dans le souci de dégager un espace discursif co-construit, il est donc bien question en fin de compte d'un investissement de la responsabilité morale du chercheur dans une mise en visibilité de la quête d'émancipation.

N.B. L'analyse proposée a déjà été publiée dans la revue *Semen* N°25, 2005. Nous y avons ajouté une introduction et une conclusion sur ce qu'il en est de la méthodologie de la co-construction discursive proposé en analyse de discours.

### **Références bibliographiques**

Cohen Déborah (2009), *Nature du peuple : formes de l'imaginaire social, XVIIIe/XXIe siècles*, Seyssel. Champ Vallon.

Donzel André, Guilhaumou Jacques (2001), « La tradition civique marseillais à l'épreuve de l'exclusion », en collaboration avec André Donzel, *Exclusions au coeur de la Cité*, sous la direction de Dominique Schnapper, Paris, Anthropos/Economica, p. 69-100.

Frobert Ludovic (2009), *Les Canuts ou la démocratie turbulente, Lyon, 1831-1834*, Paris, Taillandier.

Guilhaumou Jacques (1998a), *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792). Essai de synthèse sur les langages de la Révolution française*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

Guilhaumou Jacques (1998b), *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris, ENSÉditions, 1998.

Guilhaumou Jacques (2002) *Sieyès et l'ordre de la langue*, Paris, Kimé.

Guilhaumou Jacques (2005), « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive », *Marges.linguistiques* N°9, 2005. <http://marges-linguistiques.com/>

Guilhaumou Jacques, Maldidier Denise, Robin Régine, *Discours et archive*, Liège, Mardaga, 1994.

Jones Stedman (1983) *Languages of Class : Studies in English Working Classe History, 1832-1982*, CUP, 1983. Une partie en a été récemment traduit sous le titre « Repenser le chartisme », dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, 54-1, p. 7-68

Robespierre Maximilien *A La Nation arlésienne, Œuvres*, tome XI, Paris, Société des études robespierristes, 2007, p. 210.

Mésini Béatrice, Pelen Jean-Noël, Guilhaumou Jacques (2004), *Résistances à l'exclusion. Récits de soi et du monde*, Presses Universitaires de Provence.

Pêcheux Michel (1981), « Ouverture du colloque », in *Matérialités discursives*, B. Conein et alii, Presses Universitaires de Lille, p. 15-19.

Piguet Marie-France, *Classe. Histoire du mot et genèse du concept. Des Physiocrates aux Historiens de la Restauration*, Presses Universitaires de Lyon, 1996

Rudé François (1982), *Les révoltes des canuts (1831-1834)*, Maspero. Voir la réédition, Paris, La Découverte, 2007, avec une postface inédite de Ludovic Frobert.

Steuckardt Agnès, « Révolutionnaire autonymie », Actes du colloque sur l'Autonymie de Paris 3 (2000), disponible sur le Web : <http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/autonymie/actes.htm>.